

De haut en bas : Roby POITEVIN, Géo DALY et Willy KETH.



VIBRAPHONISTES...

par FRANCK TENOT

On ne rencontre que peu de vibraphonistes parmi les musiciens de jazz. L'instrument pourtant se prête à merveille à l'exécution de cette musique. Mais il est encombrant, difficile à transporter, il faut le brancher sur un réseau électrique, et enfin, il coûte fort cher. Mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi nul vibraphoniste ne s'était révélé en France avant la dernière guerre. La raison en est autre.

Le jazz européen — à quelques rares exceptions près — s'inspire toujours des exploits des noirs. Or, ce n'est que vers les années 1937-38 qu'on commença à parler de celui qui devint alors le maître du vibraphone : Lionel Hampton. Son immense succès suscita — avec l'habituel retard — des vocations de vibraphonistes dans le monde entier. Et il fallut attendre ces dernières années avant de voir s'affirmer en France le talent de quelques jeunes. Actuellement trois noms sont connus : ceux de Géo Daly, Willy Keth et Roby Poitevin. (Ajoutons aussi celui de Gérard Lecoat, très coté parmi les amateurs).

Ce fut donc Hampton qui « découvrit » l'instrument et, comme de juste, ce fut lui qui influença tous ceux qui s'y consacrèrent par la suite. En 1944-45 on ne concevait pas un autre style possible. Car la personnalité de Hampton est si puissante que l'on découvre dans son jeu d'immenses possibilités. Autrement dit, le style de Lionel Hampton est un style à plusieurs faces. Et, en alliant l'une de ces faces à la personnalité d'un bon tempérament blanc, on arrive à définir la musique de chacun de nos trois solistes. Ici d'ailleurs vient s'interférer le style d'un autre vibraphoniste noir : le bebop Milt Jackson.

Les données du problème sont donc simples : d'abord un instrument : le vibraphone, ensuite l'immense personnalité de Hampton qui domine, se conjuguant parfois avec celle de Milt Jackson.

D'une façon générale, tout vibraphoniste est un musicien amené à jouer beaucoup en solo ; l'imagination musicale sera donc l'une des qualités essentielles du vibraphoniste.

Sa technique devra être très bonne. Et même plus. Il faut jouer avec une grande virtuosité, c'est indispensable. Pourquoi ? Simplement parce que le vibraphone est un instrument « lourd ». On ne peut construire un chorus de vibraphone avec très peu de notes. C'est possible à la trompette, mais pas ici. Il faut « en jeter beaucoup ». Les notes, en effet, doivent s'épanouir librement pour être belles (un jeu trop sec comme celui de Red Norvo est laid), mais d'autre part on ne peut en musique de jazz s'étaler dans des sons de contours indéfinis : il faut donc jouer avec mobilité. C'est-à-dire qu'il faut de la technique.

Il n'est d'ailleurs pas exclu d'assister un jour à la naissance d'une autre conception valable de l'instrument. Les tentatives de Milt Jackson annoncent une telle éventualité. Mais, pour l'instant, la manière de Hampton semble prépondérante.

Cette longue introduction étant terminée, venons-en à nos solistes.

Des trois, Geo Daly est le plus proche de Hampton. Il est le plus fougueux, le plus dynamique, le plus brillant.

Il aime les longues phrases mélodiques jouées avec une grande vitesse, des phrases d'ailleurs relativement simples et s'enchaînant avec logique tout en étant de plus en plus incisives (il s'agit ici du développement d'un solo dans le temps). Daly adore répéter deux ou trois fois une interrogation et y répondre tout d'un coup dans un éclatement de notes qui fusent en feu d'artifice. Daly joue sur le temps... D'ailleurs, c'est idiot de vous raconter tout cela : songez simplement au jeu de Hampton dans un disque comme *Flying Home*.

Vélocité, jeu brillant et swing sont donc les qualités essentielles de Géo Daly.

Willy Keth est le musicien le plus complet des trois. C'est aussi le plus expérimenté. Il jouait du vibraphone en 1942 avec Dany Kane, c'est-à-dire bien avant les deux autres.

Willy Keth crée des fonds harmoniques d'une très belle richesse. Des trois, il est celui qui sait le mieux accompagner. Il possède une grande science du background. Son imagination mélodique est très grande aussi, mais beaucoup plus calme que celle de Daly, bien plus « assise ». Son jeu est plus étayé, plus riche. Sa sonorité est plus douce que celle de Daly.

Par rapport à Lionel, Keth peut être comparé au Hampton d'un disque comme *Ain't sha comin' home*.

Roby Poitevin a une sonorité plus sèche, et il est celui des trois qui est le plus influencé par Milt Jackson et le bebop. Ses phrases sont toujours subtiles et concentrées. Ses recherches harmoniques sont dirigées dans le sens du style bebop. Mais Poitevin possède aussi la fougue de Hampton. Par contre, il est le plus instable des trois. Instabilité toute relative : ce n'est que la conséquence de son travail de recherche et de son jeu parfois un peu abstrait. C'est le moins accessible, le plus novateur.

En résumé, fougue et vitesse chez Daly, sûreté et belles harmonies chez Keth, subtilité et recherches chez Poitevin.

Ce sont trois excellents musiciens français.

Willy Keth enregistra beaucoup avec Jack Diéval. L'un de ses meilleurs disques reste *Hit that Jive Jack*.

Roby Poitevin se fait entendre aux côtés de Rostaing dans *Fugology* et *To Morrow*.

Géo Daly n'a pas encore été enregistré et c'est bien dommage.

Ajoutons encore que ce sont d'excellents garçons, et qui n'aiment que le bon jazz. Et signalons aussi que tous les autres musiciens sont très jaloux d'eux car rien n'est aussi spectaculaire qu'un gars en train de gesticuler, de suer, de grimacer, de faire heu heu derrière une magnifique table de touches avec un petit moteur qui fait tourner des ailettes pour chasser la musique vers la salle.

Et le public les aime beaucoup et applaudit en conséquence. Et de fait tous trois ont du swing et savent l'extérioriser.

Franck TENOT.